

JEAN LELONG

(Promotion 1911-1912)

NOTICE PAR M. PIERRE DE CHAUVERON

Notre camarade et mon très cher ami Jean Lelong est tombé l'un des premiers, le 26 septembre 1914, au combat de Champien dans la Somme. Ayant rejoint à la mobilisation le régiment d'infanterie où il était simple soldat, il réclamait aussitôt de partir. Au front, restant simplement celui que nous avons connu, il montrait une bravoure aisée, pleine d'élan retenu et toute dénuée d'emphase. Il ne devait voir que les premières semaines de la guerre, ces temps comme légendaires, où la bataille ne s'était pas encore enterrée, où les hommes marchaient d'un pas d'homme sur la terre intacte, dans un paysage humain, parmi des champs et des prairies, où ce qu'on allait voir n'était pas à l'avance déplorablement connu, où l'on n'avait pas pris déjà à la mort des autres et à son propre sacrifice une accoutumance monotone.

Nos archives conservent de la courte campagne et de la mort de Jean Lelong un récit simple et grand, une lettre écrite à son père par le capitaine qui commandait sa compagnie. Nous y voyons l'officier et le soldat se connaître, se comprendre, devenir des amis, une nuit que Lelong s'est proposé pour suivre son chef dans les lignes ennemies vers des appels de blessés. Quelques jours après, il faut, pour une mission urgente, un volontaire. Il y a du danger. Lelong tout de suite s'offre. Il part trop insouciant sous le feu qu'il déchaîne, dédaigneux de s'abriter et de ramper, et

bientôt on le voit qui tombe, frappé d'une balle en pleine poitrine. Un camarade s'élançe, il est fauché à son tour. Un autre parvient jusqu'à lui et pose sa main sur un cœur qui ne bat plus. La nuit on peut reprendre son corps et le porter dans l'église du village. Le combat continue. L'humble vieille église accablée d'obus s'affaisse et flambe. Le lendemain, dans les décombres, on cherche en vain la dépouille de notre ami. « On ne trouve rien, dit en propre termes le document que j'ai sous les yeux, absolument rien. » Le corps a brûlé avec le lieu sacré qui l'abrite et l'âme s'est délivrée dans cette flamme merveilleusement pure. C'est une histoire comme beaucoup d'autres. Qu'y a-t-il de plus beau dans Homère ?

Quand je songe à ces incomparables funérailles d'un héros de trente ans, j'ai peur de tresser maintenant, avec des mots résistants ou fatigués, une pauvre couronne. Cruelle difficulté de rendre pour quelques instants un peu de vie à cette image d'un ami qu'on sent dans sa mémoire pourtant si précise et si insistante ! Comment, par quelques traits épars, recomposer pour ceux qui l'ont goûté le charme que dégageait avec un accent si particulier sa personne vivante ? Le moyen surtout d'expliquer à vous qui ne l'avez pas connu ce qu'il était vraiment ? On ne peut peindre avec des faits extérieurs, avec des actes, avec un *cursus honorum*, un homme que la mort a pris à l'âge où sa destinée est encore toute en lui frémissante et pliée. Qu'importe qu'il soit né à Dreux d'une famille de robins, — c'est un mot qu'il aimait nous appliquer et à lui-même d'un ton assez narquois, — qu'il ait fait de brillantes études littéraires, que le Palais l'ait attiré, que la Conférence l'ait vite accueilli dans une promotion qui devait donner au pays cinq des siens ? Ce sont là des accidents qui n'ont rien d'individuel et ne livrent aucun secret. Ce n'est point par eux qu'il était Jean Lelong et non pas un autre, celui même que je vois si bien à cette minute, entrer là-bas par la porte que nous avons souvent passée

ensemble, aimable et fin, paré d'une grâce virile. Sa démarche à la fois nerveuse et balancée révèle la double pratique assidue de l'escrime et de la danse; son accueil laisse paraître un abandon qui ne va pas sans réserve, une nonchalance armée qui voile et protège la fierté intérieure. Sa tête blonde d'un modelé classique, il la tient à l'ordinaire, il la tiendra devant la mort droite sans hauteur, une tête qui ne s'isole pas du corps qu'elle couronne, mais se soumet aisément à son rythme. Le visage est plein et régulier sans aucune fadeur, la couleur ferme et mate, le dessin écrit en courbes modérées qui effacent les angles sans amollir le caractère. De ses yeux clairs on sent peser un regard à peine contraint par une légère myopie, plutôt lourd que mobile, regard qui s'intéresse amoureusement à son objet, même s'il doit finir par s'en moquer très finement; et je vois enfin une bouche qui, tantôt s'ouvre ronde et gourmande pour goûter la vie, et tantôt se replie comme pour ramener à l'esprit son butin : un moment l'effort de l'analyse la tient close, légèrement pincée, puis voici éclore, fleur savante d'ironie, un sourire un peu ambigu, et, s'il parle, c'est le trait sûr, la flèche sans poison et non pas sans pointe, souple et rapide.

Si je n'ai pas trahi mon modèle, on voit bien qu'il ne s'agit pas d'un homme fait pour le travail de cabinet, ni pour la pensée abstraite. Lelong était mieux doué pour appréhender directement la réalité et la décrire dans sa mobilité, que pour la reconstruire selon des lois logiques. Je n'ai pas connu d'esprit moins systématique; le raisonnement déductif, quand il n'y pouvait échapper, lui coûtait des peines infinies. Il pensait en artiste que la vérité peut se goûter au contact des faits, il doutait qu'elle se pût prouver. L'argument lui semblait une limitation brutale du vrai, il souffrait de lier arbitrairement des faits ou des idées que sa souple intelligence percevait dans leur distinction et dans leur nuance propre. Je ne sais s'il serait devenu à proprement parler un orateur. L'homme qui

parle doit faire à l'urgente utilité de cruels sacrifices, il faut qu'il se presse de capter l'auditeur dans un engrenage d'arguments et de le précipiter sans lâcher prise à la conclusion que lui-même connaît d'avance. Il doit se refuser les joies de la recherche désintéressée. Cependant, si Lelong savait mieux suggérer que démontrer, et proposer qu'imposer, son action était grande sur un auditoire un peu choisi, capable de se laisser séduire par l'allure dégagée d'une pensée toute vive, par l'agrément imprévu de la forme, par la prestesse et la liberté du trait.

Je ne crois pas d'ailleurs que le Palais l'aurait gardé, du moins tout entier. Faut-il s'étonner qu'à trente ans il n'ait pas encore choisi sa voie? Il était de ceux qui trouvent en vivant ce qu'ils ont à dire sur la vie. Dès sa sortie du collège, je l'ai vu cueillir, non pas avec une ardeur inquiète, mais avec une curiosité voluptueuse spiritualisée par l'habitude de l'analyse, tous les fruits de la terre. Il aimait la beauté, il la goûtait dans les inventions des poètes et dans les formes de la nature. Que de fois il m'a fait songer à ces Italiens de la Renaissance qu'il aimait tant, érudits et raffinés, nourris d'humanisme, tels qu'on les voit dans les concerts champêtres dissenter en latin en écoutant de la musique auprès de belles jeunes femmes.

Ainsi arrivait-il à sa trentième année ayant amassé en se jouant le double trésor d'une culture subtile et diverse et d'une riche expérience humaine. Pour en tirer une œuvre, l'instrument ne lui manquait pas : une langue précise et nerveuse, pure et vivante, d'une netteté spirituelle, pleine de style à la fois et de sève.

Il s'essaya pour débiter dans la polémique et y affirma tout de suite sa maîtrise. Avec une rare sûreté de touche il dépouillait l'adversaire, soulignant les difformités et mettant à nu le caractère, et tandis qu'il le mesurait de la pointe de l'épée, il semblait d'abord moins curieux de le meurtrir que de le dessiner. Pourtant son arme élégante

n'était pas mouchetée. La publication qui inséra ses premiers essais, signés du pseudonyme de Jean Brézolles, s'offrait aux lecteurs sous une couverture écarlate pour laquelle chaque rédacteur devait chaque semaine fournir un peu de sang. Jean Brézolles ne se fendait pas à demi, il enfonçait en pleine chair un fer qui ne tremblait pas et faisait d'honnêtes blessures, puis il nettoyait la plaie et râclait un peu rudement l'infection. En tout cas, il gardait dans l'invective une parfaite maîtrise de soi et prenait soin de châtier sa langue aussi impitoyablement que ses victimes.

N'oublions pas de dire que s'il s'indigna si fort, et je fais allusion à des articles parus dans cet anxieux juillet 1914, c'est parce qu'il crut voir la chose publique menacée et la justice humiliée. Mais sa généreuse nature était prête à l'admiration autant qu'à la colère. J'en veux citer un seul exemple qui donnera une idée de sa manière et rappellera, heureusement à mon gré, les sentiments qu'il professait pour un de nos maîtres les plus chers.

Dans un compte rendu d'audience écrit le 30 juillet 1914, avec une verve passionnée de pamphlétaire, il vient de décrire en traits brûlants un spectacle qu'il n'a pas trouvé beau et de nous mener voir une comédie sinistre que jouent, sous les masques d'une humanité grimaçante, l'audace et la peur. L'atmosphère est si lourde et si sombre qu'on est près d'étouffer avec lui, lorsqu'un coup de lumière balaie toute la scène : « Alors, écrit-il, alors s'est dressé comme un glaive, M. le bâtonnier Chenu. Sa vertu intacte jeta un froid éclat. Je compris à ce moment ce que sont trente ans de vie professionnelle, d'indépendance, quand elles s'appuient sur un caractère. Le dégoût de tous, il le traduisit avec grandeur, au point d'en faire de la beauté. Il arracha d'une main cruelle les derniers voiles et... la nausée brusquement s'acheva en délivrance. Minute suprême où le grand orateur par cent phrases parfaites venge la conscience publique opprimée. Lorsqu'il eut fini

et que l'enthousiasme grossier se fut exhalé, un silence d'une qualité plus pure régna. »

On comprend que de pareils articles ne passèrent point inaperçus et Jean Brézolles trouvait un matin dans son courrier une convocation du *Figaro*. Deux jours après, Jean Lelong trouvait dans le sien l'appel de la Patrie en danger. De cet avenir qui s'ouvrait à lui, de son présent, d'une vie harmonieuse et qui lui souriait dans de beaux yeux, notre ami, je le sais, s'est séparé sans déchirement. Une dernière fois il prenait la plume, et laissant toute fanfanterie, avec sa netteté coutumière, d'un ton seulement plus grave, il donnait une expression au sentiment de ceux qui partaient.

Il nous fallait cela, nous languissions. Nous perdions notre orientation. Ce coup brusque nous réveille et nous rend à nos destinées.

Les départs sont silencieux. On ne crie pas à tue-tête. Nous ne sommes plus des enfants. L'âme française s'est durcie et rend un son mat de fer : elle égale la légende spartiate.

Partir n'est rien lorsqu'on part avec l'assurance du triomphe et de l'ennemi balayé. Nous partons, nous, avec la volonté d'une âpre lutte, et d'une résistance intégrale.

Lutte vaste, où chaque citoyen figurera sans gloire, et, sur la tranchée assurera, par son obscur sacrifice individuel, le succès de l'œuvre collective. Guerre nouvelle, sans fantaisie, sans éclat, où, sous la pluie monotone et mathématique des shrapnells, s'exprimera un héroïsme abstrait, dépourvu de récompense.

Cependant une allégresse intime naît dans les cœurs, et comme une sombre joie. La nationale vertu guerrière rendue plus dense par la longue attente, guette en silence l'ennemi héréditaire. Les hordes organisées sous la botte du César pour le pillage cosmique débarquent des trains blindés; les esclaves lourds de bière, poussant des cris barbares, viennent vers un peuple d'hommes libres qui, les lèvres serrées, attend. A la veille des batailles, le recueillement des braves est terrible.

Tel, les lèvres serrées, il est tombé sans aucune plainte. Aux portes de l'Île de France, protégeant de son corps la

fleur d'une civilisation dont il savait respirer tout le parfum, il lui a semblé plus facile de mourir pour la sauver, que de vivre après l'avoir perdue. Et ce Beauceron, pour qui la Patrie n'était pas un concept, trouva simple et juste de donner son sang, sur une glèbe picarde, à la France indivisible.